

Pour les mots

A ma ville
La Charité sur Loire
Cité du mot
ville du Festival du Mot

Daniel JOUANNET

2021

ISBN N° 978-2-9576061-0-8

Chapitres

page 5	Premiers mots
page 7	Le mot juste
page 9	Conscience des mots
page 11	Des mots plein la tête
page 15	Mots, Montaigne et ...moi
page 19	A mots couverts
page 23	Les mots du hasard
page 25	Mots sur le bonheur
page 29	Des mots et des dieux
page 33	Les mots du français
page 35	Les mots, les moi et... les autres
page 39	Les mots des psy
page 43	Mots de l'amitié
page 49	DMLA ... des mots liés à l'âge
page 57	Des mots du temps
page 65	Mots sur l'histoire
page 71	Mots de la politique
page 79	Mots d'humeur et mots d'humour

Premiers mots

Dès que j'ai su lire, les mots ont été pour moi des objets intéressants. Peut-être parce que chez nous, les livres étaient encore plus rares que les jouets.

L'école du village était juste en face de notre maison, de l'autre côté de la rue. Je voyais mes frères dans la cour de récréation et j'avais hâte de les rejoindre. Ils revenaient avec des cahiers pleins de mots. Je devais avoir autour de quatre ans. C'est un de mes plus lointains souvenirs.

Dans nos foyers de pauvres, dans les années cinquante : bien peu de livres. Pour nous, une bibliothèque était un meuble de riches ou un lieu non identifié. Que lire à part les journaux, le catalogue de Manufrance, les livres de classe ou le dictionnaire ? L'école était néanmoins une des grandes valeurs pour nos parents, le moyen de sortir de notre condition. Nous avions donc un gros dictionnaire. En plus il était illustré. Je le feuilletais parfois pour m'occuper, par curiosité et avec respect. Bien sûr, beaucoup de définitions m'étaient incompréhensibles. Je me lassais souvent. Mais j'y revenais toujours.

Certains s'intéressent aux couleurs ou aux formes des choses, moi je m'amusais des sonorités des mots comme :

amphigouri concupiscent hermaphrodite perpendiculaire
ou *tergiversation*

ou dans les noms propres *Avogadro Novossibirsk Nicéphor Niepce Ouagadougou Tananarive ...*

Chez nous, on parlait « mal ». Dans ma mémoire, les “r” des grandes personnes roulent encore distinctement avec des intonations et des tournures aujourd'hui disparues. On écrivait donc comme on parlait, c'est-à-dire, selon les normes scolaires, mal aussi. C'est ainsi que j'ai démarré dans la vie avec ce qu'on appelle aujourd'hui un handicap socioculturel. Pourtant, nos mots,

berrichons ou bourguignons, sonnaient si bien à nos oreilles que pour nous ils n'avaient pas besoin d'être expliqués. Exemples ?

- Être *aberluté* c'est être aveuglé par le soleil ou un reflet.
- *Égueurmiller* du pain mais encore une épice, un légume, c'est le répandre en petits fragments.
- Un sanglier *arbeuille* la terre : il fouille avec son groin !
- Le chien a *déniafré* ma pantoufle : il l'a déchiquetée.
- La vache *breuille* et mon chat *miâle*.
- *Ben, gué donc ! Y en a un qu's'est foutu dans la trasse* : regarde donc, un chauffard s'est jeté dans la haie.

Etc.

Ces mots me semblent encore parler d'eux-mêmes.

Mais presque tous les mots nous en racontent davantage que ce qu'ils traduisent. Comme on ne nous racontait pas d'histoires non plus, les mots nourrissaient mon imagination d'enfant oisif, un peu débordante me disait-on déjà.

Je n'ai reçu mon premier vrai livre qu'à mes dix ans, à mon entrée en sixième. Ce n'était pas un roman mais un grand et gros livre cartonné jaune, illustré non pas de photos coûteuses mais de dessins soignés : *Les Merveilles de la Nature*. Je l'ai tellement lu et relu que longtemps je pouvais en réciter des passages entiers. Je le conserve comme une relique sacrée. Je l'ai reçu de ma marraine. Elle n'avait pas pu devenir l'institutrice qu'elle aurait pu être comme elle en avait rêvé et moi j'étais premier à l'école.

Les mots, quoi de plus humain ? Ils donnent sens à nos perceptions, nomment nos émotions, nourrissent nos réflexions, alimentent notre mémoire et concrétisent la réalité à notre conscience.

On devrait les respecter comme les personnes.

Le mot juste

Depuis que je suis adulte, quand je parle ou quand j'écris, si j'emploie parfois des mots rares ou qu'on dit savants, on a dit que c'est pour *me faire mousser*. Je ne nie pas la part de cette tendance mais ce serait excessif et injuste de penser que c'en est la raison essentielle. Ça me vient sûrement de mon père. Premier du canton au certificat d'études à douze ans en 1919 sans avoir jamais pu faire d'études secondaires, il s'efforçait bien avant moi d'employer les mots justes. Pour préciser sa pensée, il énumérait souvent plusieurs synonymes à la suite pour choisir le plus convenable. Contraint à des horaires de travail interminables, dans sa vie, il n'a pas lu beaucoup plus que le nécessaire, sauf à la fin. Il avait pourtant une grande mémoire et pouvait débiter certaines tirades (comme celle des nez de Cyrano) aussi bien que des articles de droit. Il aimait le vocabulaire, sa rigueur et les nuances de pensée qu'il apporte. Je crois que j'ai simplement gardé de lui cet intérêt pour le mot précis et les mots en général. C'est ce qui m'a amené au plaisir des jeux de mots et à celui du bon mot dans lequel il se prolonge jusqu'à la gourmandise. Alors, certains reproches me semblent aujourd'hui moins justifiés.

« Ah ! Le mot juste ! » disait aussi Jules Renard, mon premier maître d'écriture. Les Histoires naturelles resteront un modèle de fables modernes en prose que tout élève français devrait avoir abordé autant que celles de La Fontaine. Il est vrai que lui, il avait le sens de l'économie des mots, simples mais denses, discrets mais si bien employés, sans forfanterie mais avec tellement de richesse, de poésie et d'humour. Et puis, il est du pays de chez nous.

